

## Antoine Héroët L'Androgyne de Platon

Epistre de l'auteur au roy François de ce nom  
(dédicace de l'adaptation du texte de Platon)

Ce me sera grande presumption,  
Veu le bas lieu de ma condition,  
Syre, troubler la divine Nature  
De vos espritz par indocte escripture.  
Peu me vaudra mes rithmes excuser  
Sur la bonté dont vous soulez user,  
Humainement ung chascun escoutant,  
Qui va ses faicts et œuvres racomptant.

Ma hardiesse a bien ce jugement  
De croire au vray que vostre entendement,  
Sans se partir du naturel, s'applique  
Premierement au regime publicque ;  
Puis, s'il demeure aulcune heure vacante,  
Le las esprit se repose et contente  
Sur les discours d'ung non vulgaire autheur.

O Roy, premier des lettres amateur,  
Rien ne lisez qui ne soit elimé,  
A nul parlez qui ne soit estimé ;  
Les propos sont de science dorés,  
Industrieux, graves, elabourés,  
Que devant vous on ose presenter :  
Ce qui m'a faict des miens mescontenter,  
Et les tenir longuement en silence.  
Si vault il myeulx rougir par ignorance,  
En descouvrant mon style dur et rude,  
Que d'encourir vice d'ingratitude.

Certes ingrat on pourroit estimer  
Non seulement qui ne voudroit aymer  
La tresillustre et sacre majesté,  
Mais qui François en France auroit esté,  
Aultant que moy, sans donner congnoissance  
De son vouloir et serfve obeissance.

Le terrien en loysir maintenu,  
Recongnoissant de vous son revenu,  
Comme vassal vous faict foy et hommage.

Ha, je vous doibs, Syre, bien d'avantage,  
En non moy seul; moy et tous ceulx qui sommes  
En voz pais mys au nombre des hommes,  
Ou qui sçavons, ou qui voulons sçavoir,  
Plus vous debvons que ne pensons debvoir.

Nul ne se voit renommé de bien dire,  
Nul n'a le bruict de chastement escrire,  
Qui ne vous ayt en ses vers imité,

ou que n'ayez par bienfaicts invité.

Les ans passés des Princes sont records,  
Qui à bon droict se disoient Roys des corps ;  
Et telle gloire advenant de fortune  
Ne laisse pas de vous estre commune.

Aultre louange avez, que des esprits  
Et des meilleurs estes le myeulx appris.  
A vostre tant indicible doctrine  
Des plus sçavants la liberté s'encline,  
Non par voz dons : car ils ne sçauoyent prendre  
Present plus cher, que vous suyvre et apprendre  
Tant que leurs biens de vertu soient venuz.

Combien vous sont tous voz nobles tenuz,  
Qui de sçavoir faisoient si peu de compte  
Auparavant, qui le tenoient à honte,  
Quand celluy plus lettres dissmuloyt,  
Qui plus sembler gentilhomme vouloit ?  
De ce temps là ne se fault esbahir  
Si noz voysins, qui nous souloyent hayr  
Comme rompeurs de querelleuses testes,  
Les Roys de France appelloyent Roys des bestes.

Lors pour regir leur bestialité,  
Dieu pourvoyoit de quelcque humanité  
Ung homme seul, qui bien les conduysoit,  
Et leur donnoit ce que plus leur duysoit.

Or maintenant que sommes devenu  
Pleins de raisons et pour hommes tenuz,  
Bien que de tout Dieu soit le seul authour,  
Si nous a il prouvez d'ung conducteur  
Plus que mortel. Et estoit convenable  
Que pour conduire ung peuple raisonnable  
Le pasteur eust aulcune deité,  
Moins de mensonge, et plus de verité.

Syre, pour tel nous vous recongnoissons,  
Et vous debvoir tous Francoys confessons  
Non seulement toute nostre puissance,  
Mais, qui plus est, de Diu la congnoissance.

Livres estoient par enormes delicts  
Auparavant morts et ensepveliz,  
Doctes estoient par ignorantz tués ;  
De vostre regne on voit restitués  
Grec et Hebrieu (langages trop hays)  
Et les bannys remys en leur païs.  
Soubz vostre nom, soubz vostre bon exemple,  
On peult venter ce Royaulme tresample  
De n'estre moins en lettres fleurissant  
Qu'on l'a congneu par guerre trespuissant.

Sur ce propos ma langue ne peult taire  
Ce que vous doibt nostre langue vulgaire,  
Laquelle avez en telz termes reduicte,

Que par elle est la plus grand' part traduite  
De ce qu'on lict de toute discipline  
En langue Grecque; Hebraicque et Latine,  
Et a acquis telle perfection  
Que lon dira, sans adulation,  
De vostre langue, ainsi que lon disoit  
Du temps que Tulle au Senat devoit ;  
Romme brusloit de seditions villes,  
Cesar vaincquoyt en batailles civiles,  
Les bons fuyoient ; et toutesfoys j'entends,  
Quiconques faict memoire de tel temps,  
Que siecle heureux chascun autheur le nomme ;  
Tant a valu la facunde d'ung homme.

De vostre Regne aussi ; Syre, on dira,  
A l'advenir quiconque en escrira,  
Quant bien voz gens auroient les cueurs faillis  
Aultant de foyz qu'ilz seront assaillis,  
Et les Francoys sentiroient par leurs terres  
Touts les malheurs qui proviennent des guerres ;  
Bien qu'on ayt sçeu les vostres conjurés,  
Traîtres aulcuns, aultres desasseurés,  
Bien qu'on ayt veu la Provence destruite,  
Vous en bataille et l'Empereur en fuytte,  
Et de l'effroy tout le monde paoureux,  
Si dira lon le vostre siecle heureux.  
Pourquoy heureux ? Heureux pour l'eloquence  
Que seul aurez laissée à toute France.

Et, Syre, à vous, de si peu qu'il m'en vient,  
Ma Muse tant obligée se tient  
Que pour le moins je le confesseray,  
Et pour le plus je vous presenteray  
Non pas ouvrage extrait de mon sçavoir,  
Car je n'en ay, et je n'en puis avoir,  
Et ne sçay rien, sinon que la science  
Des plus sçavants n'est que pure ignorance,  
Jusques à tant que l'ame soit obligée.

Si ce pendant que sommes endormys,  
Si ce que Dieu a dans nostre corps mys,  
Dict, ou faict bien, il le fault nommer songe,  
Ou le tenir pour expresse mensonge,  
Ou comme fable aux enfants racomptée :  
Il en fut une aultre foyz recitée  
Entre les Grecz par Philosophe sage,  
Que j'ay traduit, Syre, en vostre langage.  
Hardye elle est, si à vous se presente ;  
Bonne sera, si vostre œil s'en contente.